

« LA SUITE DES TEMPS » — 18

PIERRE DUMOULIN DE LAPLANTE

HISTOIRE GÉNÉRALE SYNCHRONIQUE

★ ★

DE 622 APRÈS J.-C.
A L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE

nrf



GALLIMARD

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1947.*

A MA MÈRE



INTRODUCTION ET DESCRIPTION DE L'ÉTAT DU MONDE VERS L'ANNÉE 622 DE NOTRE ÈRE

(AN I DE L'ÈRE MUSULMANE)

Pour ceux qui n'ont pas lu le Tome I^{er} de ce livre, nous résumons en quelques mots le but poursuivi par notre esquisse. L'idée première qui lui sert de base est qu'il n'est d'histoire qu'universelle. Autant que la continuité dans le temps, l'interdépendance dans l'espace commande et explique le destin des peuples. Un coup de gong frappé à une extrémité du monde retentit à l'autre bout. Nous avons donc cru que, par une utilisation systématique des synchronismes, il était possible d'éclairer l'histoire sous un jour différent. Nous n'avons toutefois à aucun moment voulu faire œuvre d'une érudition qui n'est pas notre lot, ni intervenir dans les discussions pendantes entre historiens.

Nous savons par ailleurs combien les chronologies et les faits, surtout pour les époques anciennes, sont revisables, et qu'en histoire, comme en toute autre œuvre humaine, tout est toujours à recommencer. Notre travail n'est donc qu'une esquisse dont toute l'ambition est de servir de point de départ à ceux qui estimeront qu'il peut être bon, parfois, de prendre une vue cavalière de ces divers enclos où la spécialisation a trop souvent tendance à confiner les études.

Notre premier volume a parcouru l'espace et le temps depuis les origines actuellement connues jusqu'à l'année 622 de notre ère, c'est-à-dire la fuite de Mahomet à Médine.

Le second volume nous mènera de l'année 622 à l'époque contemporaine.

Pour ceux qui n'ont pas lu le I^{er} Tome, il est donc nécessaire de faire le point et d'indiquer, sommairement, comment se présente le monde vers cette année 622 (an premier de l'ère musulmane), d'où part notre exposé.

Alors que Mahomet pour échapper aux attentats de la noblesse polythéiste de La Mecque s'enfuit à Médine, les terres de civilisation, à peine sorties des grandes secousses qui avaient fait s'ébou-

ler les empires chinois et romain, éprouvent comme un bref retour de tremblements sismiques. Seule l'Asie Méridionale, de l'Indus au Mékong, semble hors la zone du typhon. Par contre, l'immense mer de la « barbarie », contenue, et même péniblement refoulée, s'agite à nouveau à l'annonce des tempêtes.

De « feu l'empire romain », décédé un siècle et demi auparavant (soit à peu près le temps qui nous sépare aujourd'hui de la Révolution Française), tout un pan de l'héritage s'est écroulé. L'Europe Occidentale est tombée lentement, progressivement dans la misère, l'économie en nature, la nuit de l'esprit. Sans doute par la création d'un Etat Gallo-germain s'appuyant sur le catholicisme, les Francs et leurs rois issus de Clovis ont conservé une braise sous la cendre. Sans doute ils ont préservé ce dernier espoir des poussées slaves et avars venues d'au delà de l'Elbe, mais les luttes fratricides, auxquelles s'attachent les noms de Frédégonde et de Brunehaut ont ravagé, meurtri, avili le jeune empire franc. Clotaire II, le fils de Frédégonde, a reconstitué pourtant l'unité. Mais sa monarchie n'est plus que de surface. C'est une façade qui fera encore illusion mais qui immédiatement après la mort de son successeur, Dagobert, s'affaîssera. Derrière ce paravent, la réalité de la puissance appartient à l'aristocratie rurale, issue du Bas-Empire, et qui détient la seule richesse économique qui subsiste, la terre. Dans cette aristocratie se détache bien entendu celle qui combine, à la possession des plus vastes domaines, la présence à la cour royale. La famille des Pépinides, qui exerce la mairie du palais, en Austrasie, s'est déjà signalée par l'appui qu'elle a apporté à Clotaire II en trahissant Brunehaut. A côté de cette puissance de l'aristocratie, une autre force qui constitue aussi un grand trust anonyme foncier, l'Eglise, s'affirme et se dresse. Elle va tendre à accaparer de plus en plus, aux dépens même de l'aristocratie, la possession du capital rural.

Mais le rôle de l'Eglise déborde de beaucoup le cadre économique et même politique. Malgré un abaissement profond de l'idée chrétienne, une régression de l'intelligence et de la moralité, un déchaînement sauvage de la bête humaine, c'est avant tout par l'Eglise que se garde, sous la cendre, une petite parcelle encore chaude de civilisation. Dans le royaume franc, en Italie ravagée par les guerres, envahie par les Lombards (eux-mêmes fuyant les Avaroslaves), en Espagne où règne le monarque wisigoth Svinthila, en Grande-Bretagne divisée en plusieurs royaumes anglo-saxons, en Irlande mystique, dans toute cette Europe occidentale où la culture helléno-latine a été enfouie comme une statue sous le limon d'un fleuve débordant, par l'action de ses couvents, par la monarchie de la papauté romaine, par la catholicité de sa pensée, par le fond imputrescible de sa doctrine malgré la peccabilité de ses

ministres, par l'usage de la langue latine, l'Eglise maintient de la civilisation tout ce qui peut être maintenu dans ces temps de barbarie déchaînée. Les Lombards ont été convertis. Les Goths d'Espagne ont passé de l'arianisme au catholicisme. Les Anglo-Saxons viennent d'entendre la voix de St-Augustin de Canterbury.

A dire vrai, cette action n'eut peut-être pas développé pleinement ses effets si, dans la Méditerranée, ne s'était conservée, vivante, conquérante, irradiante, exemple en action, modèle éblouissant, la civilisation helléno-chrétienne de Byzance.

Sur la foi des divisions scolastiques des manuels, on s'imagine l'Europe Occidentale et Byzance comme évoluant dans deux mondes séparés, deux planètes sans communications. Il n'y a pas plus faux que cette impression. Aussi bien au point de vue commercial, politique, qu'intellectuel et spirituel, l'Hellade chrétienne rayonne en tous sens. C'est une grande plaque tournante, un entrepôt, un marché mondial dont toute la politique diplomatique et militaire, est commandée par son négoce et ne se conçoit pas isolée. Maintien de la liberté des routes orientales par où viennent les matières premières, accroissement des débouchés et des clientèles, comment, avec ces deux thèmes d'action, Byzance eût-elle pu ne pas se mêler profondément à la vie du monde qui l'entourait ? Vers l'Occident, Byzance, depuis Justinien, s'est lancée dans une politique maritime qui, sous le couvert de reconstituer l'empire romain, thème facile à faire saisir aux foules, vise bien plutôt à créer sur tout le pourtour de la Méditerranée de larges comptoirs pour l'écoulement des produits constantinopolitains. Toutes les îles : Chypre, Crète, Malte, Sicile, Sardaigne, Corse, Baléares sont aux mains de Byzance. L'Afrique vandale est devenue byzantine. L'Italie conquise après de longues luttes a été en partie reperdue sous la pression lombarde, mais les Grecs demeurent maîtres de Rome, de Ravenne et surtout de nombreux ports, dont Naples et la naissante Venise. En Espagne, Byzance a établi aussi une tête de pont. Il est vrai que, refoulés vers l'Algrave, les Grecs ne vont pas tarder à perdre, sous les coups de Svinthila, cette possession extrême-occidentale.

Sur tout le pourtour de la Méditerranée les marins, les négociants, les diplomates, les moines byzantins circulent, portant avec eux l'art, la culture, la pensée grecque. Sans doute, du fait de l'appauvrissement de l'Occident, le commerce international est-il réduit, mais ce qu'il en subsiste est entièrement aux mains des Byzantins. Epices, ivoires, soieries, bijoux, produits des ateliers de tissage, de broderie, d'enluminures, s'en vont vers l'Occident qui livre ses réserves d'or et des esclaves. L'art byzantin s'implante surtout en Italie où il durera plusieurs siècles. Des moines grecs

parcourent la chrétienté jetant autour d'eux des miettes de la culture antique. C'est un Grec qui poursuivra l'œuvre de St. Augustin de Canterbury, en Grande-Bretagne. Les relations continues entre l'Irlande et les monastères de la vallée du Nil ne sont plus à démontrer. Les luttes d'idées qui agitent la chrétienté orientale trouvent un écho en Occident.

Il n'est pas jusqu'au domaine de la « sensibilité de l'esprit » qui ne s'imprégnera de l'exemple byzantin. Le culte de la Théotokos, de Notre-Dame, est déjà en honneur chez les Grecs, bien avant d'épanouir ses fleurs dans la chrétienté française.

Mais l'Occident n'est pas tout pour Byzance. Plus encore que vers l'Ouest, c'est vers l'Orient que regarde la grande transitaire.

Entre elle et les grands fournisseurs extrême-orientaux de matières premières, Indes et Chine, se dresse un écran : la Perse sassanide et mazdéenne. Non seulement la Perse constitue pour la libre circulation des produits d'Orient un danger constant, mais les Perses n'ont cessé de prétendre exploiter entièrement, pour eux-mêmes, la position d'intermédiaires en se donnant, soit vers la Mer Noire, soit de préférence vers la Méditerranée, un débouché et un accès permanent. Justement, un peu avant l'hégire, profitant de la destruction du khanat turc occidental qui les libère sur leurs arrières, utilisant les troubles qu'ont apportés dans l'Empire grec la révolution et l'usurpation de Phocas, la Perse, en dépit du redressement tardif opéré par Héraclius, successeur de Phocas, vient de s'assurer cette porte sur la Méditerranée qu'elle avait perdue depuis Alexandre.

En 613, les Perses ont pris Damas, en 614 Jérusalem. Les Mazdéens se sont emparés du bois de la Vraie Croix. Ils sont maîtres d'Antioche. En 619 l'Egypte tombe entre leurs mains. Dans toutes ces provinces orientales de l'Empire, ils ont trouvé des complicités nées de rivalités commerciales entre Alexandrie, Antioche d'une part, d'autre part Constantinople qui prétend monopoliser, au détriment des vieux ports provinciaux, la totalité du négoce eurasiatique. Cette rivalité a pris une forme d'opposition religieuse. La querelle du monophysisme n'est que l'aspect spirituel d'une lutte d'intérêts. Comme dans quelques années au profit des musulmans, l'église syriaque et l'église copte monophysite, qui ne reconnaît dans le Christ que la seule nature divine, ont trahi la chrétienté au bénéfice des Mazdéens.

Seulement les Perses commettent, immédiatement, l'erreur de persécuter toutes les sectes chrétiennes des pays occupés. Les églises de Jérusalem sont détruites. Si bien qu'un revirement se produit dans les populations syriennes et égyptiennes. C'est de ce revirement que va profiter la « croisade » de l'empereur Héraclius. Elle bénéficiera aussi de l'anarchie chinoise.

La Chine, après de longues années de divisions, avait retrouvé son unité vers 589, sous la dynastie des Souei. La diplomatie habile des Souei était parvenue à dissocier la jeune puissance turque qui régnait sur l'Asie Centrale avec ses deux khanats d'Orient et d'Occident. L'effondrement du Khanat occidental avait privé Byzance d'un allié intermittent qui, sur les arrières de la Perse, constituait une menace redoutable. Chosroès II, placé sur le trône justement par une coalition gréco-turque, ne s'était lancé dans ses conquêtes syriennes et égyptiennes qu'en profitant de la désorganisation du Khanat turc. Mais la chute des Souei, la mort de l'empereur Yang-Ti, l'anarchie qui sévissait en Chine en attendant que le fils d'un gouverneur du Chan Si, Li-Che-Min, fondateur de la dynastie T'ang, refit l'unité céleste, avaient permis la reconstitution des deux Khanats. En 622 le Khanat oriental, sous Hie Li, lance déjà des incursions contre les terres chinoises. Le Khanat occidental a également reconstitué sa puissance, et le Khan T'ong Che Hou règne, depuis 618, de l'Altaï à la Caspienne et l'Indou Kouch. C'est vers 622 qu'il affirme à nouveau sa domination sur la Bactriane, et son hégémonie sur une partie du Tarim. Un rameau de ces turcs occidentaux, les Khazars, étendus sur le sud-est de la plaine russe Terek et Kouban, va entrer dans l'alliance directe de Byzance.

La Perse, épuisée par l'effort militaire qu'exigeaient ses conquêtes, cessait donc d'avoir toute liberté d'action du côté des Grecs. Au milieu du triomphe des Mazdéens, nous avons vu Mahomet prophétiser, dans une de ses sourates, la victoire finale d'Héraclius¹. Mais peut-être cette prophétie n'était-elle que l'expression d'un souhait. Les négociants d'Arabie, qui avaient en 570 accepté le concours perse pour les délivrer du protectorat des chrétiens d'Éthiopie, alliés des Byzantins, ne devaient pas voir sans inquiétude la grande puissance sassanide déboucher en Méditerranée.

La route commerciale circulaire d'Arabie risquait de trouver, dans la voie caravanière Golfe Persique-Syrie, maintenant entièrement perse, une concurrente qui pouvait l'éliminer. D'où, semble-t-il, cette sympathie relative des Arabes pour Byzance, d'autant que, de Byzance, plus rien n'était pour l'instant à redouter. Son allié, le royaume éthiopien d'Axoum, ne pouvait plus songer, l'Égypte étant aux mains des Perses et barrant le chemin de Constantinople, à servir hors d'Afrique les ambitions byzantines. Par ailleurs, l'église abyssine épousait les thèses monophysites du patriarcat copte d'Alexandrie dont dépendait l'abouna ou évêque d'Axoum.

Si Byzance suscitait en Arabie des sympathies, si dans la renaissance du Khanat turc occidental et dans l'avènement de la domi-

1. Voir tome I, page 318.

nation Khazare elle trouvait un appui et même une alliance utile, la Perse de son côté, en s'appuyant sur les Avars, prenait Constantinople entre deux feux. Les Avars, débris de ces Jouan-jouan et Hephthalites, chassés d'Asie par les Turcs, s'étaient créés dans la steppe européenne de l'Elbe et de la Pannonie aux rives du Danube, une vaste domination qui entraînait slaves et bulgares. Contenus par les Francs à l'Ouest, ils s'étaient rabattus vers les possessions impériales. Ils avaient saccagé Frioul, Belgrade, la Thrace, failli capturer Héraclius en personne et tenté un coup de main contre Constantinople. Sans doute la puissance Avare, à la suite de succès byzantins, commençait-elle de décliner. Les Slaves relâchaient peu à peu le lien du protectorat et, dès 623, un tchègue, Samo, lèvera l'étendard de la révolte. Les Bulgares, de leur côté, se considèrent maintenant plus comme des alliés que des sujets. Néanmoins la force Avare restait un instrument redoutable et l'alliance avaro-perse constituait, pour Byzance, une véritable menace de mort. Les opérations combinées de 626 et le siège de Constantinople par les deux associés devaient le démontrer.

On saisit donc tout ce que, du fait de la lutte irano-grecque, avait de tragique et de précaire la situation des pays de civilisation. Ces alliances respectives avec les puissances de la steppe : Turcs et Khazars d'un côté, Avars de l'autre, acculaient les civilisations helléno-chrétiennes et mazdéo-sassanides à une mutuelle impasse.

Pendant ce temps, la Chine, déchirée par la guerre civile, s'absorbait dans ses luttes intérieures. Li-Che-Min a déjà connu ses premières victoires, mais il n'est encore maître que d'une fraction du territoire chinois.

C'est donc la steppe, à nouveau traversée du frisson des aventures, qui profite de ce recul des vieilles civilisations. Les Slaves sont entrés en Germanie vide d'habitants. Sous la domination des Avars, ils occupent la région entre Elbe et Vistule, la Bohême, atteignent l'Adriatique, et, dans les Balkans, pénètrent même ethniquement jusqu'à Salonique. Les Avars auront été leurs maîtres, leurs initiateurs. Il faudra au germanisme des siècles pour les faire reculer.

Donc la tornade souffle à nouveau sur le monde. Seule, une zone semble lui échapper. C'est celle que baignent les mers du Sud, de l'Indus au Mékong. Là viennent de se constituer de vastes ensembles politiques qui jouissent d'un moment d'équilibre. Dans l'Inde du Nord, la maison de Tanesvar a établi son hégémonie. Harcha (606-647) règne sur presque tout ce qui était l'empire gupta. Poète et dramaturge, autant que conquérant, Harcha est un des derniers grands protecteurs du bouddhisme aux Indes. Dans le sud des Indes, une concentration s'est opérée aussi et le royaume de Maharachtra, sous le règne de

Poulakéçin II (609-642), a fait reconnaître son autorité par les principautés du Dekhan. Après une série de conflits, un équilibre s'est établi entre les deux empires indiens. En Indo-Chine, le roi du Tchen-la, Içanavarman (616-627), a conquis le royaume voisin du Fou-nan. Le I^{er} empire Khmer est fondé. C'est au VII^e siècle qu'apparaissent les premiers monuments Khmers, à Sambor Preï Kouk. Le Tchampa (côte orientale de l'Indo-Chine), cherche appui contre la Chine auprès des Khmers.

Ces dominations indiennes et indo-chinoises, si elles jouissent d'une paix relative, il ne faut pas les croire cependant isolées, retranchées du reste du monde. Touchant au monde turc vers la Bactriane et le Gandhara, au monde chinois par le Tchampa et le Tonkin, lançant sur les grandes îles d'Insulinde leurs navigateurs, commerçants, prédicateurs, moines et colons, les empires de civilisation indienne se mêlent par le commerce, l'art et le prosélytisme religieux à la vie des peuples voisins.

Visitant, vers cette époque, le port de Broatch sur le golfe de Cambaye, le pèlerin chinois, Hiuan Tsang, s'émerveillera des stocks de marchandises accumulés dans les entrepôts, destinés à Byzance ou à la Perse ou en provenant.

La vieille terre gréco-bouddhique du Gandhara (Péchwawer), maintenant sous la domination turque, redevient une aire de départ pour le bouddhisme. Lorsque Hiuan Tsang y parviendra, il y trouvera des chefs turcs convertis au bouddhisme. La religion du Nirvanah a même pénétré jusqu'à la cour nomade du grand Khan occidental où elle est prêchée par le missionnaire indien, Prabhâ-karamitra. Et cependant, malgré l'appui de son dernier protecteur Harcha, le bouddhisme décline aux Indes. La jungle çivaïte tend de plus en plus à l'étouffer. C'est encore sans doute la belle époque des fresques bouddhiques d'Adjanta. Mais les persécutions locales commencent. Le brahmanisme se condense en systèmes qui prennent l'aspect d'une scolastique et dont l'un des principaux, le système Vedanta (achèvement des Védas), continue avec l'ascétisme de l'école des yogis à alimenter, jusqu'à nos jours, la pensée indienne.

Le bouddhisme, réduit de plus en plus à n'être qu'article d'exportation, n'en joue que mieux son rôle séculaire de colporteur de la culture indienne. A Java, à Sumatra où autour de la région de Palembang se crée déjà le noyau qui deviendra quelques années plus tard l'empire maritime de Crividjaya, à Bornéo, aux Célèbes, le bouddhisme s'installe, portant dans ses bagages, avec la grande pitié des hommes, l'art gupta, modèle qui s'épanouira un siècle plus tard dans le temple javanais du Boroboudour.

Par la voie continentale, par delà les turcs du Gandhara, et suivant la vieille route de la soie, le bouddhisme continue toujours

de cheminer. Ce couloir du Tarim, avec son double chapelet d'oasis, reste toujours, vers 622, peuplé d'indo-européens. Paradoxe et miracle politique et ethnique, cette population « tokharienne » est parvenue, entre les sauvages voisins de la steppe et les puissances célestes, indiennes et perses qui la guettent, à maintenir son existence et une indépendance relative. Par un jeu subtil et délicat elle a su se garder sous la seule protection du désert. Riches des péages caravaniers, les oasis du Tarim, dont les fresques de Quizi nous révèlent la brillante chevalerie et les fines courtisanes, ont propagé avec le bouddhisme l'art grec et l'art sassanide. C'est l'influence du Tarim qui a bouleversé la pensée et l'art chinois. C'est par lui que le bouddhisme du Mahayana est entré en Chine, puis, de là, a gagné la Corée et vient d'atteindre le Japon. Le temple bouddhique d'Horiuji évoque l'art de Quizil. C'est en 622 que des étudiants japonais reviennent de Chine où ils ont appris la médecine. Une véritable révolution est en cours au Japon qui adopte les apparences de la civilisation chinoise avec la hâte qu'il mettra, plus tard, dans une autre nue. Avec l'impératrice Suiko et le régent Shōtoku Taishi, du clan des Soga, l'histoire japonaise commence de se relier à l'histoire universelle.

Plus difficile toutefois dans l'état de nos connaissances à rattacher à la vie des autres nations est cet empire nègre du Ghana qui aurait été fondé, sur les rives du Niger, au IV^e siècle de notre ère, par des princes blancs d'origine inconnue. De lui, on sait seulement qu'il n'aurait cessé de s'agrandir, gagnant peu à peu à son protectorat Adrar, Tagant, Takroun, pays mandingue et songoï. Il soumettra les Lemtoûna, ancêtres des Almoravides. En échange de l'or du Bambouk, il importe du Maroc des étoffes, des dattes, des figues et du cuivre.

Des royaumes bantous, situés entre Ogooué, Congo et Haut Zambèze, on ne sait également que peu de choses.

C'est encore un monde qui nous paraît perdu sur une autre sphère que celui de cette civilisation maya qui se développe en Amérique Centrale, dans le Ouest Honduras, Chiapas, Guatemala, puis vers le Yucatan. Le Yucatan, qui va devenir le centre d'un nouvel empire, n'est encore au VII^e siècle qu'une province où s'élèvent déjà pourtant les premiers monuments de Chichen Itza. Cette civilisation n'a pas le caractère systématiquement sanguinaire qu'elle prendra, au XII^e siècle, après la conquête des sauvages Aztèques. Nous sommes plutôt frappés par les ressemblances de sa religion et de ses monuments avec ceux de l'antique Égypte, par l'obsession de chronologie qui accompagne le culte solaire des prêtres mayas, par la précision de leurs observations astronomiques. On croirait voir Sumer, la Mésopotamie, l'Égypte recommencer leurs découvertes, après que la science grecque a passé.

DIVISIONS PRINCIPALES DU VOLUME II

Malgré le caractère essentiellement arbitraire de tout découpage de l'histoire en tranches chronologiques, les nécessités de l'exposé forcent à adopter certaines divisions dont il faut répéter qu'elles n'ont que le caractère de facilités d'auteurs.

Nous diviserons donc ce volume en quatre parties.

I. — La première étape nous mènera de 622 à l'an 1000. L'an 1.000 n'a d'autre valeur historique que celle d'un symbole, mais il délimite d'une manière assez grossièrement frappante pour l'imagination une certaine ligne de crête au delà de laquelle les débris du monde antique font place aux fondations d'un monde nouveau.

II. — De l'an 1000 à 1498, année où le premier navire portugais atteint les Indes, l'Europe moderne s'élabore lentement, tant dans son cadre politique que dans sa pensée. Les puissantes secousses mongoles ébranlent l'Asie dont les grandes civilisations commencent à se scléroser.

III. — A partir de 1498, c'est l'expansion tumultueuse des peuples européens vers l'Asie, vers l'Amérique nouvellement découverte, vers l'Afrique, vers les mers australes.

Les contacts directs se multiplient entre les peuples les plus éloignés. L'imbrication des intérêts et des rivalités se fait inexorable.

IV. — Mais en 1905 le canon de Tsoushima annonce une ère nouvelle. Un monde, dont on ne peut apercevoir encore nettement les contours, naît dans la souffrance et le sang. L'Asie s'éveille. L'Amérique septentrionale déploie sa puissance neuve. Les peuples européens se déchirent en conflits inexpiables qui accumulent les ruines, les haines, les morts. De nouvelles forces s'affirment et se déchaînent. Broyés, piétinés, étouffés, perdus dans cette bourrasque sanglante, les peuples, comme après le cauchemar assyro-babylonien, comme dans l'état romain, se demandent d'où viendra le cri de pitié et d'amour qui les arrachera à cette horreur et quel témoignage tant de martyrs vont porter.

Car c'est un fait remarquable que si la voie du monde antique fut jalonnée de prophètes et de dieux, si les paroles du Bouddha, de Zoroastre, de Confucius, d'Isaïe, du Christ, de Mani, de Mahomet lui ont apporté tour à tour des raisons de vivre, nul grand fondateur de religion ne s'est plus levé après l'Islam.

Depuis treize siècles, aucun dieu n'a dit un mot nouveau aux hommes. Une stérilité religieuse que souligne le dessèchement graduel des anciennes fois s'est emparée du monde. Ce n'est point qu'en ce combat perpétuel du jour et de la nuit, de l'esprit et de la matière dont notre univers et nous-même sommes le champ de bataille, la venue de ces périodiques envoyés célestes assure aux humains un destin meilleur. Mais leur apparition donne un sens aux douleurs des hommes, guide leur discernement parmi l'intime emmêlement des fils du bien et du mal qui composent leur étoffe, apporte aux forces de lumière et d'amour qui sont en nous une alliance contre les puissances de l'ombre. Cette alliance, voici treize siècles qu'elle ne s'est renouvelée, et c'est peut-être notre pire malheur.

CHAPITRE I

DE 622 A L'AN 1000

DIVISIONS DU CHAPITRE I

L'étude de la période qui va de 622 à l'an 1000 sera divisée en trois étapes :

I. — Tout d'abord, de 622 à 740 environ, c'est, juste après le choc Byzance-Perse et la défaite sassanide, le grand raz de marée arabe, qui, pendant un siècle, avec des temps de pause et malgré des déchirements intérieurs, étend l'Islam de l'Oxus à la Garonne.

L'Islam, avec ces vieux pays de culture iranienne, grecque ou latine que sont l'Iran, la Syrie, l'Égypte, l'Espagne, a entamé la conquête des Indes, assumé celle des Berbères. Il a pris un premier contact avec le monde turc, mais contact hostile, parce que la Chine, qui dans le même temps pousse ses armes victorieuses jusqu'à Tachkend et Boukhara, protège alors de l'influence musulmane les diverses hordes ou principautés turques dont elle a pris soin auparavant de fractionner les forces.

Vers 740, l'Islam arrêté en Occident par Charles Martel, en Orient par Léon III l'Isaurien et par les troupes chinoises, troublé par des schismes, suspend à nouveau sa marche.

II. — De 740 à 843 se constitue avec l'appui de l'Église, puis se dissout en Europe occidentale une sorte de contrefaçon assez anachronique de l'empire romain : l'Empire carolingien. Les Carolingiens ont favorisé d'une part la christianisation de la Germanie, mais par des méthodes qui devaient à jamais marquer l'âme de ce pays, d'autre part ils ont stabilisé la poussée musulmane à l'Ouest. Leur édifice cependant s'écroule rapidement de lui-même tandis qu'au nord l'expansion scandinave lance, vers l'Atlantique d'un côté, la Baltique et l'Arctique de l'autre, les hommes de la mer, les Vikings, normands et russes.

Ce que l'Islam n'a pu réaliser à l'Ouest, l'effondrement de la puissance chinoise en Asie Centrale, en 750, lui permet de l'ac-

complir à l'Est. Alors commence, au temps même des Abbassides, la conjonction du Turc et de l'Islam. L'empire arabe se fractionne et, peu à peu, le mercenaire de la steppe s'impose aux descendants du Prophète. La maîtrise de la Méditerranée reste aux Musulmans.

La Chine et Byzance demeurent toujours, dans la désolation intellectuelle de ces temps, les deux phares qui font encore briller quelque lumière dans la nuit.

III. — De 843 à l'an 1000, au milieu du chaos féodal, les nations s'esquissent en Europe, malgré les survivances carolingiennes.

Des courants s'établissent qui déplacent progressivement, de la Méditerranée vers l'Atlantique, l'axe de l'Europe.

Byzance continue néanmoins à jouer un rôle primordial en christianisant et civilisant slaves des Balkans et Russes. La Chine, au contraire, s'enfoncé dans l'anarchie jusqu'à l'apparition de la dynastie Song.

Le monde germanique commence son offensive contre le monde slave. Dans la steppe asiatique, d'autre part, un nouveau bouleversement commence. Le mongol va petit à petit remplacer le turc dont le centre d'action s'est déplacé vers l'Ouest.

Enfin, une lumière nouvelle point à l'Occident. L'église romaine abreuvée d'humiliation, accablée par la violence, amorce la grande bataille spirituelle et politique, la bataille de Cluny, la bataille des investitures, qui dressera la force de l'esprit en face des forces brutales.

Juste après le choc BYZANCE-PERSE et la défaite sassanide le grand raz de marée arabe déferle qui pendant un siècle, avec des temps de pause et malgré des déchirements intérieurs, étend l'Islam de l'Oxus à la Garonne.

L'Islam, avec ces vieux pays de culture iranienne, grecque ou latine que sont l'Iran, la Syrie, l'Égypte, l'Espagne a entamé la conquête des Indes, assumé celle des Berbères. Il a pris un premier contact avec le monde turc, mais contact hostile, parce que la Chine qui dans le même temps pousse ses armes victorieuses jusqu'à Tachkend et Boukhara protège alors de l'influence musulmane les diverses hordes ou principautés turques dont elle a pris soin, auparavant, de fractionner les forces.

Vers 740 l'Islam arrêté en Occident par Charles Martel, en Orient par Léon III l'Isaurien et par les troupes chinoises, troublé par des schismes, suspend à nouveau sa marche.

Paroxysme de la lutte des deux civilisations iraniennes et grecques entraînant dans ses remous les barbares de la steppe, installation des slaves jusqu'à l'Elbe, en Bohême, sur l'Adriatique et aux Balkans, soubresauts des premiers empires turcs en Haute-Asie, ébranlement de l'empire avar en Europe Centrale, derniers feux de l'unité mérovingienne avec Clotaire II et Dagobert, résurrection de l'unité chinoise avec Li-Che-Min, apparition du premier empire Khmer, qui eût pu croire, en 622, que tous ces vastes problèmes pussent être mis en balance avec ce que nous appellerions un petit fait divers : la fuite d'un visionnaire mecuois pour Médine.

Et pourtant la décision de Mahomet de chercher refuge avec quelques partisans dans la ville ennemie emporte véritablement, avec elle, le destin d'une partie du monde.

Dès 624, par son coup de main victorieux de Badr, le Prophète a créé ce qui sera le fanatisme guerrier du djihad. En 628 il envoie aux empereurs de Byzance et de Perse, au gouverneur d'Alexandrie et au Négus abyssin un message comminatoire. La légende veut que, seul, le Négus y ait porté attention, peut-être parce que



COLLECTION

“ LA SUITE DES TEMPS ”

**LES CORPORATIONS EN FRANCE
AVANT 1789**

par ÉMILE COORNAERT

LA CAMPAGNE DE RUSSIE 1812

par E. TARLÉ

1789, L'ANNÉE CRUCIALE

par FRÉDÉRIC BRAESCH

**LA FRANCE, DES ORIGINES A
LA GUERRE DE CENT ANS**

par FERDINAND LOT

LA GUERRE DE SÉCESSION

par LÉON LEMONNIER

HISTOIRE DE FRANCE, I et II

par JACQUES MADAULE

**LA QUERELLE DES
ARMAGNACS ET DES BOURGUIGNONS**

par JACQUES D'AVOUT

LE MAROC ANTIQUE

par JÉRÔME CARCOPINO

LA RUÉE VERS L'OR EN CALIFORNIE

par LÉON LEMONNIER

LA GUERRE DE CENT ANS

par ÉDOUARD PERROY

**LA VIE OUVRIÈRE EN FRANCE
SOUS LE SECOND EMPIRE**

par GEORGES DUVEAU

HISTOIRE GÉNÉRALE SYNCHRONIQUE

I. — Des origines à l'Hégire

II. — De 622 après J.-C. à l'époque contemporaine

par PIERRE DUMOULIN DE LAPLANTE

**LA LUTTE DE CLASSES
SOUS LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE**
Bourgeois et “ bras nus ” (1793-1797) (2 vol.)

par DANIEL GUÉRIN

L'AFFAIRE DREYFUS

par JACQUES KAYSER